

Les enfants d'Izieu

Une conversation fertile

filmée comme une performance

Au départ, une tragédie marque l'Histoire, la rafle des enfants d'Izieu par les nazis, le 7 avril 1944, il y aura quatre-vingts ans en avril prochain. Le 21 avril 2023, une poignée de créatrices et créateurs se rassemblent avec une idée en tête : rendre vie à ces enfants. Rolande Causse, autrice, Gilles Rapaport, dessinateur, Anna Mouglalis, comédienne, Lionel Belmondo et Laurent Fickelson, musiciens, Laurence Salaun, autrice. Ils savent qu'ils ne savent pas très bien comment ils vont faire, quoi exactement, un récit scénique, un poème musical, ou peut-être autre chose encore, mais les fondamentaux sont bien présents, ce vendredi après-midi d'avril 2023, dans la lumière spacieuse d'un cinquième étage, autour d'une table quand je commence à filmer au hasard des échanges.

Déjà, si je suis là équipé d'une caméra, c'est parce que Gilles m'a appelé la veille me demandant si j'étais libre le lendemain après-midi. Je ne sais plus si je l'étais vraiment mais la proposition était assez énigmatique pour dire que j'y serai : Tu verras, nous sommes quelques-uns à nous réunir pour créer un spectacle en commémoration de la rafle des enfants d'Izieu, nous aimerions filmer les échanges, en faire quelque chose...

Quant aux fondamentaux, ils tiennent en peu de choses élémentaires et très déterminées : dans un an, nous présenterons un spectacle, musical, d'où Lionel et Laurent, oralisé, d'où Anna, dessiné en direct, d'où Gilles, à partir d'un texte déjà publié et qui a fait l'objet de précédentes mises en scène, d'où Rolande.

Quelque chose qui rappelle les enfants en permanence

Chacun s'assoit. On y va, moteur ! — On ne peut pas mettre les quarante-quatre enfants parce que ce serait trop long... — À vue de nez c'est un texte qui va durer combien de temps ? — Musique pas musique tout le temps ? — Il y a des berceuses traditionnelles... — Pour commencer ? Non, je ne sais pas ! — Il faudrait entendre le trait du crayon sur le papier... — Nous composerons des morceaux originaux, mais nous rendrons aussi hommage aux compositeurs de l'époque, Henri Dutilleux, Ravel, Poulenc.

Laurent se met au piano, Lionel à la clarinette ou au saxo.

— Qu'est-ce ça donne ? — Quelque chose qui rappelle les enfants en permanence ! Et ainsi de suite pendant quatre heures, et moi je filme tout, sans perdre une miette, caméra ultra mobile à la Chris Marker qui m'a donné il y a bien longtemps l'envie de filmer la vie,

et ainsi de suite, 19 fois quatre heures, et ainsi de suite jusqu'au premier filage, et là on sait ce qui va, on sait ce qui ne va pas mais on sait où l'on va, ça a de l'allure !

Décrire chacune des séances était mon objectif premier en perspective de cette présentation. Mais le cinéma m'a fait changer de point de vue : de chaque séance, j'ai tiré un montage de 13 minutes et en compilation de ceux-ci, un montage d'une trentaine de minutes. Ce faisant, l'impression initiale, initiatique je peux dire maintenant, ressentie dès le début, s'est confirmée : j'ai été embarqué. Embarqué fait partie du vocabulaire de la navigation. Il convient d'autant mieux en l'occurrence que c'est une conversation qui m'a embarqué. Conversation, (verser avec) est aussi un mot qui coule comme un fleuve. Il y a la source, il y a l'estuaire, chaque instant du voyage est fertilisé par la source et par l'estuaire simultanément, par la pensée initiale simultanément à la vision permanente du projet et du message. Ensuite, il y aura l'océan, et c'est une autre histoire.

Avec la musique, on parle aussi de la vie des enfants

Pendant un an donc, à bord d'une caméra enthousiaste, j'ai été témoin, observateur, filmeur, un peu comme un anthropologue, un peu comme un ethnologue, d'une conversation fertile. Alors, je dis conversation, je dis fertile. C'est ce que je vais tenter de raconter en quelques mots : les échanges sont ininterrompus, fleuve d'idées, questions, propositions, contre-propositions, suggestions « issues de secours », essais, satisfactions, bides, notes de musique, piano saxo flûte, partitions balbutiantes griffonnées, rires, blagues, coups de sang, café, gourmandises, cigarettes, sur le balcon, toujours sur le balcon, et bruitages périodiques de la bouilloire. — On parle de la rafle, de la déportation mais, avec la musique, on parle aussi de la vie des enfants. — Pas évident de faire un texte sur la joie des enfants ! — Ce n'est pas la joie, c'est la vie au quotidien. — La musique, les dessins, et quelques phrases. — Moi, si je suis auteur et on me dit qu'on va diluer le texte dans la musique pour le rendre plus gai, je pourrais être un peu emmerdé. — J'ai surligné en rouge ce qui est dramatique, en jaune ce qui ne l'est pas. — Cette opposition entre le camion qui roule la nuit, l'angoisse, et la petite voix qui donne de l'espoir — On était à Izieu (main en haut, baisse à mesure des paliers...) on arrive à Montluc, puis à Drancy... et à Auschwitz. — Ce passage-là, il faut qu'on improvise, et toi tu dessines.

La journée passée dans la Maison d'Izieu¹ cache heureuse, je l'ai ressentie comme un mythe : un récit d'enfants juifs assassinés il y a quatre-vingts ans, c'est si simple de les imaginer ici en train de vivre, de jouer, de se questionner sur pourquoi... pourquoi ils sont là, pourquoi pas avec leurs parents, pourquoi... ? C'est si poignant d'imaginer la rafle et de perpétuer la question en parcourant les salles de classes, le réfectoire, les chambres, la cour de récréation...vides. Je filme chacun d'entre nous, et j'ai le sentiment de me filmer mentalement dans cet état : visiblement ému, visiblement partagé ; partagé entre une curiosité d'enquêteur, une tentative intérieure de réaliser l'indicible en train de se dérouler, un échange avec les producteurs sur place quant aux conditions de coréalisation à venir. Nous sommes merveilleusement bien accueillis par les animateurs du lieu, soucieux comme des vestales de faire vivre la flamme. — Je vois bien les gosses, dit l'un d'entre nous, dans le pré adjacent ouvert sur les Alpes et la vallée du Rhône. — Oui, répond notre hôte, quand on a les enfants qui viennent entre midi et deux, qui courent et qui jouent au foot... pffff. Elle aussi a du mal.

Noir, et la musique lumineuse

Et puis retour autour de la table, à Paris, on a le sentiment que rien n'altère le cours du fleuve, puisque on entame la séance bille en tête : prévoir comment l'encre immergera le papier format raisin, comment la musique s'accordera aux dessins, et réciproquement. Cependant l'étape à la Maison d'Izieu a marqué les imaginaires. — À la fin, je pense qu'il ne faut pratiquement plus rien. — Une fois qu'ils sont morts, il n'y a plus d'image. — Je veux finir comme ça, noir. — Noir ? — Noir, et la musique lumineuse. — Visuellement, rien ne doit interférer avec ce que tu ressens.

Cadeau pour l'amateur des aléas du direct que je suis ! Les dialogues s'enchaînent, essentiellement associés par la force de conviction de chacun, largement diversifiés par la nature des propos : les idées de mise en scène succèdent aux affirmations idéologiques, parfois péremptoires, des préoccupations logistiques prolongent une question existentielle, c'est ce flot qui rend le courant si fluide, n'enferme jamais l'énergie dans un coin, débouche toujours sur une alternative. — Moi, je suis l'auteure, bien vivante, et je peux couper ! — C'est très fort si on ne donne pas de raison, si tu dis : Ah c'est parce qu'ils étaient juifs, tu fermes ! — J'écoutais la musique en dernière partie, ça coule comme ce n'est pas permis ! — On a beaucoup parlé de la musique et du texte, moins des dessins ... — C'est comme si j'étais un musicien. — Et là c'était beau, parce que

¹ Département de l'Ain

vous jouiez, il y avait un qui tournait, un qui dessinait, moi j'essayais décrire avec la musique, on était chacun dans notre création !

Et puis, une première représentation, au cours du colloque organisé par le CRILJ, *De la Mémoire dans la littérature de jeunesse*, dans le magnifique auditorium la Médiathèque Marguerite Yourcenar², a lieu le 14 octobre — C'est une première pour nous, c'est un spectacle en construction. Banc d'essai en public, vingt minutes intenses, la formule fonctionne, musique, texte, voix, dessins en direct. La séquence encourage et donne de l'amplitude au projet. — On fait un doc destiné aux enseignants, on les renvoie à la musique, aux textes, aux films... on leur donne un cadre qu'ils n'ont pas l'habitude d'avoir. La nécessité de structurer ce qui est devenu un spectacle en vrai arrive également : tableaux synoptiques et ébauches de storyboard, et un site aussi.

Reportage, ni making-off, ni captation

À ce stade, je prends réellement conscience que la méthode créative collaborative a démarré sur des suggestions éparées, on pourrait faire ceci, pourquoi pas cela ? Un tronc s'est tissé et c'est maintenant que l'on évoque l'écriture du spectacle lui-même. J'ai filmé comme je l'aurais fait d'une performance. Et c'est aussi pourquoi ça valait le coup de réaliser un film qui soit un véritable reportage selon un angle choisi, un style, un parti pris, bien différent d'un making-off qui montrerait les à-côtés d'une réalisation, bien différent d'une captation qui restituerait l'intégralité des séances.

Le parti pris que j'ai adopté s'appuie sur les émergences, c'est-à-dire les phrases et les moments saillants qui donnent à comprendre la manière de créer le spectacle collectivement, plus que le contenu lui-même. D'où un montage d'environ 13 minutes qui représente de 12 à 15 % de la totalité des rushes de chaque séance. En réalité, cette approche intuitive et empirique appliquée dès le premier film s'est progressivement révélée appropriée à mesure des tournages, à l'instar du spectacle lui-même d'ailleurs !

Les séances suivantes confirment l'avancée de la construction. L'heure est à combiner précisément les trois éléments du spectacle : le texte dit, la musique, les dessins. — Est-ce qu'on va glisser des notes musicales sous le texte à certains moments pour l'accompagner et mettre un peu de musique ou bien est-ce qu'on va à un moment du texte dire : là, la musique recommence et elle va aller jusqu'au prochain morceau ?

L'heure est à régler la tonalité de la musique et celle du texte, à instaurer un dialogue entre la voix et la musique, instrument seul ou

² Paris, 15ème arrondissement

non, éviter les musiques illustratives littérales, le camion n'induit pas un son évoquant le moteur ni le train celui des claquements des roues sur les interstices entre les rails.

Et intégrer les dessins... Une séance dédiée à l'enregistrement des musiques réalisé avec un ingénieur du son dans l'auditorium de la médiathèque permet d'affiner chaque morceau et d'expérimenter les dessins en direct sur grand écran. — Pendant que vous enregistriez, j'ai vu tout ce dont j'aurai besoin sur scène, la table, les papiers, le matériel...

L'arrivée de la comédienne

Un point crucial reste en suspens : la comédienne. Anna pressentie pour ce rôle ne pourra l'assurer. Et il n'y a plus d'évolution possible sans l'intervention d'une comédienne. Il n'y a pas de filage possible. Au cours des deux derniers mois, l'incertitude concernant la participation ou non d'Anna rend la situation pesante. La création ne s'arrête pas pour autant, mais je constate derrière le mini écran de la caméra que le malaise est croissant, je filme ce qui se passe tel que cela se passe.

Alors, une nouvelle ère bascule positivement à l'arrivée d'une comédienne, Pascale Blaison, à la fin janvier. Elle est la voix tant attendue, mais davantage encore : — C'est toi qui es la plus à même de savoir ce qu'il y a de mieux dans la construction du spectacle. C'est vraiment ton métier. C'est toi qui sentiras le mieux le rythme entre le texte, la musique et les images.

Cette première séance avec la comédienne qui acte au pied levé apporte un bol d'oxygène prometteur, plus elle dit le texte avec la musique, plus les filages des séances suivantes valident que c'est possible. Personne n'en doutait mais il faut le vivre. — Tant qu'on n'a pas vu les choses en vrai, c'est vraiment difficile d'imaginer à quel rythme, à quel timing l'image apparaît, la musique commence, etc. Le plus difficile effectivement est de caler exactement les répliques par rapport aux morceaux de musique, en superposition ou à la suite. Le filage dans la salle Rossini de la mairie du 9^{ème} arrondissement de Paris montre comment ça se passe dans un grand espace. Le dernier filage dans l'appartement met le doigt sur une finale à revoir. Et deux ultimes filages dans l'auditorium de la Médiathèque Marguerite Yourcenar préparent la générale dans le même endroit le mardi 19 mars.

À la fin de la dernière séance de filage, une des personnes qui assiste m'a interrogé sur la finalité du filmage des séances. J'ai répondu que le filmage des séances faisait partie du projet. C'est une

manière de donner autant d'importance au processus collectif de réalisation d'une création qu'au résultat de ce travail. Toute expérience fondée sur une part d'improvisation et d'évolution non programmée est une création unique et, en soi, la filmer est aussi une création. Des personnes qui visionneront ces films y trouveront peut-être une source d'intérêt d'un autre ordre.

François-Marie Pons
Auteur, réalisateur
francois-marie-pons.fr